

## Nadine Cordova

### « ... un autre truc \* »

« Vous me direz que je n'ai rien découvert. C'est vrai. Je n'ai jamais rien prétendu découvrir.

Tous les trucs que j'ai pris, c'est des trucs que j'ai bricolés par-ci par-là.

Et puis surtout, figurez-vous, j'ai une certaine expérience de ce métier sordide qui s'appelle être analyste.

Et alors là, j'en apprend quand même un bout. »

J. Lacan, 1974 <sup>1</sup>

Pour traiter la question qui nous intéresse, je me suis appuyée sur une citation du séminaire ...*Ou pire* <sup>2</sup>, la voici : « Ce qui *est dit* n'est pas ailleurs que dans ce *qui s'entend*. C'est ça, la parole. Le dire, c'est un autre truc, c'est un autre plan, c'est le discours. »

Si j'ai choisi ce passage, c'est pour plusieurs raisons. D'abord, il fait écho au titre de notre séminaire de l'année. En cherchant à cerner le réel, Lacan, dès les années 1970, modifie sensiblement ce qu'il en est de la fonction de la parole. « La parole et son dire » ramasse donc en quelques mots un tournant. D'ailleurs, le séminaire ...*Ou pire* (couplé avec les entretiens à Sainte-Anne sur le savoir du psychanalyste) a une place spéciale. Il répond à « Fonction et champ de la parole et du langage », les nœuds borroméens y font leur entrée et le dire prend consistance comme substantif. De plus, c'est dans les murs de Sainte-Anne, pendant un entretien, que *lalangue* naît d'un lapsus. Pour couronner le tout, les trois points de suspension de ...*Ou pire* ont de quoi nous interroger.

Alors, si Lacan utilise le mot peu précis de *truc*, c'est peut-être pour souligner quelque chose de plus réel dans la parole. J'ai remarqué en effet que Lacan utilise volontiers *truc* à partir de ces années-là quand il approche un point important. Pour l'anecdote, certains doivent se souvenir d'une émission de magie très populaire dans les années 1970, qui s'appelait « Y a un truc ».

En ce qui concerne l'analyse, *truc* est un mot qu'on entend souvent. Des analysants l'emploient quand ils n'arrivent pas à désigner ce qu'ils ressentent, ou encore quand ils soupçonnent qu'il y a une énigme, quelque chose de caché. En un mot, ils l'utilisent quand il se passe quelque chose dans la cure. Cet analysant en parlant de sa famille déclare : « J'ai peur de trouver une grande vérité chez vous. [...] Il pourrait se passer un truc où tout éclaterait. » Une autre avance : « Y a sûrement un truc dans mon enfance, ça expliquerait pourquoi je souffre. » Ce garçon de 7 ans, quant à lui, arrive en disant : « Aujourd'hui, j'ai pas de truc à dire. [...] Un truc, c'est un truc à dire. [...] Tous les gens de la terre, tout le monde a un truc ; tout le monde a quelque chose qui ne sait pas ce que c'est. » Et enfin, cette femme rompt le silence qui l'angoisse : « Quand j'ai pas de truc à dire, je suis vide. » *Truc*, ce n'est pas seulement le mot qui manque, ça dit plus que ça, ça laisse entendre ce que l'on ne peut pas dire.

Avec le titre du séminaire nous nous trouvons donc à la fois dans le champ de la doctrine et dans celui du dispositif analytique avec la parole singulière et son dire. Je vais donc essayer d'articuler ce qui lie et oppose le couple que forme « parole et dire » (le dire étant entendu ici comme substantif) ; enfin, le couple que forme « la parole et son dire », avec le possessif « son » qui nous invite peut-être à y entendre une proximité.

### « Son » parole

Comme on le sait, la parole du petit homme ne peut pas naître sans une rencontre. Il lui faut naître deux fois. Je profite de l'équivoque homophonique de *son* pour en dire quelques mots. En effet, celui qui ne parle pas encore vit dans un univers de sons discontinus perçus à travers les mots et les silences de ceux qui le reçoivent. La vie, ça commence donc avec ce qui ne fait pas sens mais impressions, résonance. Pour que se produise la rencontre inaugurale avec la parole, il faut compter sur ses effets mystérieux. Il faut compter sur la qualité, la tonalité, le timbre de la voix, sur la façon de dire, sur l'engagement de la parole de l'Autre incarné. Derrière les soins, le regard, la voix, les silences et les mots, *l'infans* va *a-cueillir* ou pas la parole avec ce qu'elle contient de désir et de jouissance ; petit à petit, il va trouver sa place, avoir un corps. Et la chaîne parlée va se constituer au fil des jours.

C'est donc à partir de ces fragments que va surgir, autour d'une bobine et d'un fil, le *couple phonétique oo/aa* que Freud a surpris chez son petit-fils. C'est la preuve que le petit sujet est entré dans le langage, et qu'il prend la parole. Encore faudra-t-il qu'un tiers (ici sa mère) interprète ces deux voyelles comme des mots, *fort-da*, partir-revenir, pour que ça prenne sens

pour lui. Au fond l'enfant s'entraîne à supporter l'absence et le silence de l'objet pour devenir un sujet avec son désir. Je souligne la note de bas de page de Freud dans « Au-delà du principe de plaisir » qui précise que l'enfant va jouer aussi avec son image dans le miroir pour la faire disparaître et réapparaître<sup>3</sup>. C'est toujours à partir des effets constatés que l'on peut conclure que quelque chose a eu lieu.

Si Lacan a d'abord situé la parole dans le champ symbolique du langage, celle-ci prend corps, en fait, dans le champ bien plus large de *lalangue*. Si la fonction maternelle est réduite à transmettre la parole<sup>4</sup>, celle-ci passe un trou, là il n'y a pas de son<sup>5</sup>, et passe des traces de jouissance. Car la parole nouée au vivant excède ce qu'elle veut dire, « dépasse le parleur<sup>6</sup> », dit Lacan, car elle contient des débris, du déchet, toutes sortes d'effets qui sont pris et pas tout pris dans le symbolique. Elle draine réel, imaginaire et symbolique. C'est peut-être là, dans ce nouage, que se situe ce qu'il en est de la parole et de son dire. J'en profite ici pour souligner la place que prend la contingence dans cette rencontre inaugurale, et tout au long de la vie, que ce soit du côté des marques de jouissance, elles, fixées, et dont le sujet sera plus ou moins embarrassé, ou que ce soit du côté du dire, lui, non programmé.

### La parole / les dits

Cela nous amène à la parole en analyse. Faut-il rappeler que la parole est l'instrument de la cure, qu'elle est l'objet d'élaboration de l'analysant et l'appui des interventions de l'analyste ? Et pourquoi ne pas le rappeler encore puisqu'il n'y en a pas d'autre ? Rappeler que la parole en analyse a un statut bien particulier. Dans le dispositif, l'analyste invite l'analysant allongé à répondre à la règle fondamentale de l'association libre. Et le bla-bla c'est du sérieux pour l'analysant, car la parole est ce qui le représente puisque la dimension du corps est réduite. Prendre la parole en analyse, c'est « être parlant », c'est chercher le truc qui se cache derrière les symptômes qui mènent à l'analyse. L'analysant va découvrir une parole intime, des signifiants qui insistent, des éléments de *lalangue* de son enfance. Il va déplier sa parole pendant de nombreuses années en présence d'un drôle d'interlocuteur dont il ne voit pas la « bobine », le temps de la séance. Car l'analyste ne répond pas du côté du sujet ; il est semblant d'objet de l'objet qui gouverne l'analysant : drôle de place.

L'analyse permet donc au sujet de passer à une parole analysante lourde de vérité, de mensonge, de contradiction, à une parole qui va faire trembler, fondre les certitudes et les mirages du sujet, avec le paradoxe que la libre association pousse à chercher la vérité, toute la vérité : la vérité qui

libérerait l'analysant de ses symptômes. Il ne se trompe pas vraiment mais la guérison n'est pas là où il l'attend. Si la parole est fondatrice du sujet, elle est trompeuse et menteuse comme on le sait, elle ne dit donc pas toute la vérité. Si elle nous trompe, c'est parce qu'elle véhicule du sens, et a un sens quand elle se déroule. Pourtant, s'entendre dire certains mots à haute voix a des effets. C'est un premier pas. L'analysant, écrit Lacan dans le « Discours de Rome », « réévalue la vérité de son passé à la mesure de son action nouvelle <sup>7</sup> ». Mais la route est longue pour l'analysant car la vérité telle qu'il l'appréhende est alors rassurante. L'analyste, lui, doit tenir le cap.

Ces petits éclairs de vérité, même s'ils s'évanouissent, vont porter leur fruit : ils creusent inexorablement un sillon ; l'analysant va rencontrer un moment le mur de la castration (et son effet de satisfaction). Si ça se creuse jusqu'à la butée, c'est que la parole opère, et si elle opère c'est parce que l'analyste donne la parole juste le temps pour qu'elle résonne, se taise, voire pour qu'elle prenne à peine le temps de son envol. Et l'analyste la coupe. La parole ainsi rythmée, ponctuée, brisée, stoppée poursuit son chemin, hors de la cure.

Revenons à ...*Ou pire*. Lacan définit la parole comme « ce qui est dit qui n'est pas ailleurs que dans ce qu'on entend ». Ce n'est pas nouveau puisqu'il abordera ce point dans le *Séminaire III*, en soulignant que, quelle que soit la structure, « lorsque le sujet parle, il s'entend lui-même », il « entend le son de ses propres paroles <sup>8</sup> », jusqu'à, pour certains, les entendre venues d'ailleurs. Mais, dans ces années 1971-1972, c'est la jouissance qui intéresse Lacan. Dans ce qu'entend l'analyste des dits de l'analysant, il est toujours question de la jouissance, et non de sens. Et c'est de ça qu'il s'agit dans l'interprétation <sup>9</sup>. La parole analysante parle donc de jouissance, fabrique du signifiant pour en parler, pour essayer de traduire en parole ce qui existe et qui ne peut pas se dire. Et en parlant, ça en rajoute, ça jouit dans la parole même jusqu'au moment où il y aura une rupture. À force de chercher le sens, la parole perd son sens jusqu'au moment où il choisit le temps d'un instant.

La parole est bien l'instrument de la cure parce qu'elle est un effet de comblement du « il n'y a pas de rapport sexuel », c'est-à-dire du réel pris dans le langage. La parole définit la place de la vérité qui supplée à cette inexistence. Elle approche donc quelque chose du réel.

### Le dire /le discours

Il faut faire un pas de plus pour saisir ce qui opère dans l'analyse puisque Lacan met en tension la parole et le dire (dans le passage que j'ai cité).

Je ferai d'abord un petit détour. Je me suis demandé au départ de ce travail : de quoi parle-t-on quand on parle du dire ? Enfin de quel dire s'agit-il ? Combien de fois Lacan parlera-t-il de son dire ? Dans *L'Acte analytique*, il évoquera déjà que l'acte a lieu d'un dire, puis il évoquera le dire de Freud, celui de Cantor, le dire de l'analyste comme interprétation, le dire de demande de l'analysant, le *Un-dire*, il dira le sexe est un dire. Enfin, autant de déclinaisons qui laissent penser qu'il y en a plusieurs. N'est-ce pas plutôt souligner qu'à chaque fois qu'il y a un dire, il est fondateur car il fait événement, et ce dès l'entrée dans le monde de la parole ?

Si Lacan peut dire « mon » dire ou nommer les dire, c'est que justement « le dire, c'est un autre truc, c'est un autre plan, c'est le discours <sup>10</sup> ». Le dire n'est donc pas dans ce qui s'entend.

Lacan le souligne dans *Le Savoir du psychanalyste* quand il avance que sa parole d'enseignement ne se confond pas avec son discours. Le dire, lui, s'articule autrement. Il convoque donc les quatre lettres du discours – a, S barré, S1, S2 – et les quatre places. Avec le dire, ça s'organise selon un ordre précis autour « de la jouissance, de la vérité, du semblant et du plus de jouir <sup>11</sup> ». Le dire se place donc au niveau du lien social. C'est dans la logique des discours que le dire s'infère des dits, qu'il se démontre et produit des effets. La parole y est prise.

À peine quelques mois après ...*Ou pire* et *Le Savoir du psychanalyste*, Lacan écrit dans « L'étourdit » l'énoncé bien connu : « Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend <sup>12</sup>. » Cet énoncé qui a l'air d'une poupée russe suppose un acte, « qu'on dise », lequel dépend du dire, et il est imprévisible. J'ajoute que le « qu'on dise » dépend du dire, car Lacan précise dans *Encore* qu'il n'a pas écrit que le dire reste oublié. C'est le « qu'on dise » qui reste oublié au moment où c'est dit. Le dire est du côté de l'existence, il se produit ou pas.

L'enfant autiste nous enseigne un peu quelque chose quand le dire n'a pas lieu, quand les mots ne sont que des sons qui persécutent, quand il n'a pas le minimum de la parole : « Celui qui a le mot évite la mort <sup>13</sup> » dit Lacan dans le « Discours de Rome ». Il évoque là le statut du mot comme ce qui est le plus vide de sens, l'effet le plus réel du symbolique. C'est déjà un effet. On pense à la parole réduite à son trognon avec « le loup » dans le cas Robert <sup>14</sup>. Et c'est peut-être cet effet que l'analysant a à rencontrer, l'effet le plus réel du symbolique. Un mur.

Si le petit homme franchit le mur du son, c'est qu'un dire inaugural l'en sort, et le fait entrer dans la possibilité d'un « qu'on dise » grâce au, ou à cause du mur infranchissable de la castration.

Je me suis demandé alors pourquoi, dans le « Discours de Rome <sup>15</sup> », Lacan situait l'analyste au-delà du mur du langage. Il revient sur ce point dans *Le Savoir du psychanalyste*. Il explique que derrière le mur, ce sont les quatre lettres du discours qui permettent de mettre du sens à la pratique, et l'analyste doit également se situer par rapport aux places du discours qu'il appelle « les quatre points cardinaux du discours ». Il y a là un savoir sur la structure que l'analyste a à connaître. Derrière le mur, il y a l'impossible. Derrière l'analysant, il y a l'analyste comme semblant.

Le dire est la condition du discours, et ce qui peut se produire à partir de la ronde des discours. La psychanalyse est donc une pratique du dire qui laisse chance à un « qu'on dise... », à la production d'une parole qui passe de la vérité au dire, qui fasse évènement. Il n'y a donc pas de parole qui fasse évènement sans son dire. L'effet, c'est qu'elle peut apporter quelque chose de nouveau dans le monde, dans la psychanalyse et plus modestement au niveau subjectif. Si certaines paroles sont vaines, d'autres inscrites pour toujours, certaines en revanche fondent un fait par hasard, de temps en temps, et c'est ça un dire <sup>16</sup>. Celui-ci ouvre sur ce qui n'est pas écrit, et sur ce qui s'écrit dans la cure. Il y a du possible au présent dont les effets en revanche ne sont pas calculables. Avec le dire et le discours, Lacan introduit une nouvelle définition de la structure.

En effet, toujours dans ...*Ou pire*, Lacan affirme : « Il n'est de forclusion que du dire <sup>17</sup>. » Je crois que c'est l'unique fois où il emploie cette expression. On sait à quel moment et pour quelle structure le terme de forclusion est utilisé. Dans la « Question préliminaire », la forclusion concerne l'absence d'un signifiant dans la psychose. Or, avec le dire, la forclusion ne concerne plus un signifiant, mais le discours. Il y a là une généralisation de la forclusion. C'est donc à partir du discours qu'on peut penser la structure, en termes de places et de lettres. Le truc est dans la *structure*. Quand Lacan parle du discours dans les murs de Sainte-Anne, il évoque en même temps ceux qui y sont internés. Les murs de Sainte-Anne, c'est une façon de protéger, de se protéger des effets délétères du hors-discours qui ne fait pas lien, quand la parole erre, quand l'objet n'est pas du semblant, quand les lettres sont libres.

Revenons alors aux trois points de suspension que Lacan introduit dans le titre du séminaire ...*Ou pire*. Pourquoi ne pas les prendre au pied de la lettre, enfin, au pied du point puisque là il n'y a que point, espace, point, espace. Cette discontinuité au niveau de la typographie que nous offre la grammaire, nous la retrouvons justement dans les phrases interrompues de Schreber que Lacan évoque dans la dernière leçon du séminaire. Schreber témoigne qu'il ne peut plus produire de dits. Ça reste suspendu.

Lacan place les points de suspension au début du titre en laissant une place vide qu'il va articuler avec le « il n'y a pas de rapport sexuel ». Si cette proposition s'énonce comme vérité, ce n'est donc qu'un mi-dire comme toute vérité. Ainsi, qui dit « mi » dit l'autre côté du « mi » que sont les trois points. Lacan pour y répondre propose de basculer la première lettre de *pire*, pour passer au *dire*, et localiser la place du dire. Et, logiquement, il le dit mais ne l'écrit pas. Car le dire se produit de ce qui ne peut pas s'écrire. Il échappe. Lacan n'illustre-t-il pas, par ce mouvement de bascule, celui du changement de discours dans l'analyse, effet du dire qui *ex-siste* au dit ? C'est du non-rapport sexuel que s'élabore un discours.

### Conclusion

Le chemin du dire n'est pas terminé (et par ricochet celui de la parole), car Lacan va enfin lui donner toute sa dimension avec les nœuds borroméens. Il cherche à démontrer la complexité de la structure du *parlêtre* jusqu'à affirmer que c'est le dire qui noue les trois registres. Au fond, ce qu'amène le dire, c'est que la parole n'est pas qu'un « mur » pour utiliser le néologisme de Lacan. Quand elle fait nœud, elle témoigne du dire. Il y a donc du mouvement, du jeu possible malgré ce qui est fixé par la structure, et dans la structure de chacun ; il y a une place pour se mouvoir, pour que la parole vive. Si chacun fait son truc, son bricolage à partir de ce qu'il a reçu de *lalangue*, il y a parfois dans le nouage quelque chose qui ne passe plus et parfois même qui se défait. La cure peut permettre grâce au dire de bouger un peu les ficelles, de traiter un peu autrement ce qui ne fait pas lien, ce qui parasite. Dans l'analyse, toucher par la parole ce quelque chose de la jouissance qui commande le sujet a des effets dont on ne sait rien avant qu'ils ne soient.

*Mots-clés : parole analysante, vérité, discours, nouage.*

---

\* ↑ Intervention au séminaire EPFCL « La parole et son dire », à Paris le 10 novembre 2016.

1. ↑ J. Lacan, « Conférence de presse au Centre culturel français, Rome le 29 octobre 1974 », *Lettres de l'École freudienne*, n° 16, 1975, p. 6-26.

2.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, Paris, Seuil, 2011, p. 230.
3.  S. Freud, « Au-delà-du principe de plaisir », dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 2001, p. 59.
4.  J. Lacan, *Le Séminaire, Les non-dupes errent*, inédit, leçon du 19 mars 1974.
5.  Puisque l'Autre – qui est le lieu de la parole – est troué.
6.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2006, p. 18.
7.  J. Lacan, « Discours de Rome », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 138.
8.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 33.
9.  J. Lacan, *Je parle aux murs*, Paris, Seuil, 2011, p. 26 (Entretiens sur le savoir du psychanalyste).
10.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire, op. cit.*, p. 230.
11.  *Ibid.*, p. 227.
12.  J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 449.
13.  J. Lacan, « Discours de Rome », art. cit., p. 151.
14.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre I, Les Écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, p. 168.
15.  J. Lacan, « Discours de Rome », art. cit., p. 161.
16.  J. Lacan, *Je parle aux murs, op. cit.*, p. 69.
17.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire, op. cit.*, p. 22.